



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

96 | 2018

Varia

Adolphe Combanaire (1859-1939). La gloire de l'explorateur.

Adolphe Combanaire (1859-1939). The glory of the explorer

Pierre Labrousse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/archipel/767>

DOI : 10.4000/archipel.767

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 9-37

ISBN : 978-2-910513-80-1

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Pierre Labrousse, « Adolphe Combanaire (1859-1939). La gloire de l'explorateur. », *Archipel* [En ligne], 96 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 24 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.767>

FRANÇAIS DANS L'ARCHIPEL

PIERRE LABROUSSE¹

Adolphe Combanaire (1859-1939). La gloire de l'explorateur.

« Je ne suis en effet que l'homme qui passe,
l'homme qui voyage, l'homme qui a vu,
l'homme qui sait et qui, sur son passage,
au hasard de la rencontre qui l'intéresse
et le sollicite, dit ce qu'il a vu et répand ce qu'il sait. »

Bul. Soc. Indo-chinoise, 1908, p. 25

La vie d'Adolphe Combanaire est plus qu'un roman d'aventures. Son exploit d'avoir traversé seul, – mais avec une dizaine de porteurs tout de même – la partie ouest de Bornéo, de Kuching au fleuve Pemuang, reste son bâton de maréchal². Pour le public il devient « l'explorateur de Bornéo » puis l'« explorateur Combanaire », et c'est paré de ce titre qu'il se présente sur la couverture de son livre de souvenirs de la Grande Guerre, *Vers la Gloire, en avant, Marche !³*, auquel il rajoute un deuxième titre, « Doyen des très vieux Poilus de l'Association des Écrivains Combattants » qui réfère à la dernière

1. Professeur honoraire, Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

2. *Au pays des coupeurs de têtes. À travers Bornéo*, Paris, Plon, s.d. [1902]. Bernard Sellato a consacré plusieurs articles à la vision de Bornéo et aux explorateurs, L'« Aventure vécue à Bornéo : un survol de la littérature », *Archipel* 33, 1987, p. 143-149. Voir son introduction à la réédition de *Au pays des coupeurs de têtes*, Singapour, Éditions Pagodes, 1993. Voir aussi « Vous avez dit explorateurs ? », *Bornéo. Des chasseurs de têtes aux écologistes*, Paris, *Autrement*, n° 52, mars 1991, p. 31-40. Le présent article est consacré à l'environnement économique et à la fabrication des explorateurs.

3. Châteauroux, Société d'Imprimerie, d'Édition et des Journaux du Berry, 1939.

partie de sa vie et à l'illustration de ses engagements patriotiques. En effet, son oncle a été fusillé par les Prussiens en 1870 et son père lui a fait jurer d'appliquer la loi du talion⁴ pour le venger. Toute sa vie l'enfant se souviendra de ce serment, à plus forte raison quand on lui mettra un fusil entre les mains pour la Grande Guerre. La vie d'Adolphe Combanaire commence comme les récits légendaires de l'enfance puis ceux de la geste des héros.

La singularité de ce personnage, – on serait souvent tenté de dire plaisamment « de cet énergumène », terme qu'il n'aurait pas désavoué – est qu'entre ces deux références : la jungle de Bornéo et les poilus du Berry, il occupe seul tout le terrain de Châteauroux à Singapour en passant par New York et l'Indochine. À la charnière du XIX^e et du XX^e siècle il est l'un des véritables aventuriers français pour qui la vie tout entière est une quête personnelle, audacieuse et dangereuse. Il n'y aura de fin que par la retraite forcée à la suite du sacrifice de son bras sur le champ de bataille⁵. Si l'on cherche d'autres aventuriers en rupture de société qui viennent dans le champ des lecteurs français, dans le monde malais, on pense à James Brooke, mais c'est au service d'une ambition coloniale, à Rimbaud à Java mais c'est un déserteur en fuite, à David de Mayrena, mais c'est un escroc. Personne n'est vraiment comparable à Adolphe Combanaire. Tous les aventuriers sont des individualistes certes, mais lui, il a pour le moins une motivation qui n'appartient qu'à lui : le patriotisme et, bien qu'il s'en défende, le désir de gloire.

« Batailleur, rouspéteur et indiscipliné »⁶

« Mes parents m'avaient envoyé en Angleterre dans une école spéciale à l'éclairage électrique alors à ses débuts. J'en revins fin 1879 pour mes cinq ans de service militaire. Sportif, batailleur et amoureux de l'indépendance, ceci me sembla très dur. Je compris cependant qu'à côté de la servitude militaire il y avait la grandeur de ceux qui défendaient la Patrie »⁷.

Le préfacier de *Vers la gloire, en avant, Marche !*, Maurice Dauray⁸, qui semble avoir bien connu Adolphe Combanaire, explique que ses parents se « désempoisonnent » très tôt – c'est-à-dire « se débarrassent » – de leur rejeton en le mettant à l'école des frères où il reste même les vacances. Au lycée, où il ne finit pas ses études classiques, ses traits de caractère s'affirment. Il est « batailleur, rouspéteur et indiscipliné » selon ses propres termes. « L'âge mûr devait tenir ce que promettaient les jeunes années » ajoute son biographe.

4. *Au pays des coupeurs de têtes*, *op. cit.*, p. 1.

5. Voir Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

6. *Vers la gloire*, *op. cit.*, p. IX.

7. *Vers la gloire*, *op. cit.*, p. 168.

8. Nom de plume de Maurice Brimbal, figure de la vie intellectuelle castelroussine. Sa préface de *Vers la gloire* est la principale source biographique sur Adolphe Combanaire.

Physiquement il est râblé, énergique et plein de vitalité mais il ne prendra pas femme. Il n'est pas homme à s'embarrasser.

On passe un peu vite sur sa prime jeunesse, faute d'archives pour cette période. Il naît le 15 novembre 1859. À ce moment-là Chateauroux est devenu un carrefour économique actif sur la ligne Paris-Toulouse. Son père possède l'hostellerie du Chêne vert, place Lafayette, qui s'est maintenue jusqu'à une date récente, puis l'hôtel de la Gare. On est au début des liaisons ferroviaires et l'enfant voit défiler des gens célèbres, dont George Sand que son père connaît bien, et ses invités à Nohant⁹. On peut imaginer qu'il y avait déjà en germe à Chateauroux un appel du monde auquel Combanair répondra d'autant plus vivement qu'il est poussé vers d'autres ailleurs.

Ses parents l'expédient à Londres pour se former au commerce et sans doute mettre quelque distance entre lui et eux. Cet exil ne semble pas l'affecter outre mesure. Il apprend bien sûr l'anglais qui lui servira dans ses explorations en Malaisie. De là il gagne New York à bord d'un bateau d'émigrants, à l'insu de sa famille. Il acquiert un titre d'ingénieur électricien et une formation, au terme de laquelle il réapparaît en France en 1879 pour répondre à la conscription de cinq années, avec deux mois de retard.

Il sait que la hiérarchie militaire n'est guère compatible avec son tempérament mais il sait aussi qu'il peut disposer à présent d'une situation confortable aux États-Unis, si nécessaire, comme solution de repli. Dans l'armée, il choisit son camp, celui des sous-officiers, corps dans lequel il voit les véritables patriotes. « Pour m'évader d'une contrainte qui me pesait affreusement, je m'efforçai de me libérer d'une partie de l'autorité des gradés »¹⁰. Mais il est toujours aussi rétif, tête brûlée et pris d'une fureur irrépressible devant les malhonnêtetés et les injustices. Son livret matricule s'épaissit rapidement d'une page supplémentaire de punitions. Sans conséquence d'ailleurs car ses rébellions sont toujours pour la bonne cause. Il est envoyé à l'école de tir de Châlon et devient sergent-major, dès les deux ans de service accomplis. Il se porte candidat pour la guerre du Tonkin, mais le corps expéditionnaire est déjà au complet.

Entre temps, en octobre 1882, il reçoit une médaille de sauvetage pour avoir sauvé, en prenant de grands risques, un couple de vieilles personnes dans un incendie boulevard de Charonne à Paris, où périt accidentellement le lieutenant-colonel Froidevaux.

À l'issue de son service militaire durant lequel il a tiré les leçons de survie en opération qu'il mettra en pratique à Bornéo et durant la guerre de 14-18, il devient voyageur de commerce mais pas pour longtemps. On le voit mal se plier à la sollicitation des clients. On sait qu'il participa à la mise en scène de pièces au Théâtre des Variétés dont l'atmosphère lui plut fort. Il en garda

9. George Sand évoque l'hôtel du Chêne vert dans le roman *Marianne* (1876, dans la *Revue des deux mondes*).

10. *Vers la gloire, op. cit.*, p. 168.

la mémoire de chansons à la mode et un goût pour le théâtre : paraître, parler haut, répliquer habilement, interloquer son interlocuteur, autant de traits de son caractère et du théâtre de boulevard qui vont le sauver à Bornéo. Puis il est recruté comme ingénieur dans une compagnie parisienne d'éclairage électrique, tout en suivant des cours à l'école des Arts et Métiers. C'est là qu'il entend le professeur Émile Jungfleisch (1839-1916), un chimiste réputé qui enseignait dans cet établissement. Il attirait l'attention sur l'importance de la gutta-percha, évoquait les risques de pénurie pour la fabrication des câbles sous-marins, affirmant que la gutta-percha pouvait être extraite aussi bien des feuilles que du tronc.

Pour Adolphe Combanaire ce fut le déclic et le début d'une véritable histoire d'amour, sans que l'on comprenne bien le pourquoi d'une passion dont de Jouffroy d'Abbas, son ami, a bien saisi l'originalité¹¹. Toujours est-il qu'un nouvel horizon s'ouvrait à lui en Asie du Sud-Est. Il y avait dans ce désir de gutta-percha des promesses d'exotisme, d'aventure, de périls et de gloire, pour le progrès des sciences et de l'exploration.

Panique pour la gutta-percha

L'attirance d'Adolphe Combanaire pour la gutta-percha ne relève pas d'une lubie quand il tire le signal d'alarme qui sera vite entendu parce qu'il n'est pas le seul. On touche au cœur des réseaux nécessaires au développement de la communication¹². Le premier câble sous-marin télégraphique de Douvres à Calais avait été posé en 1851. Les câbles finissaient par se rompre. Mais la téléphonie était devenue le phare des grands projets industriels. On était prêt à tout mettre en œuvre pour vaincre les obstacles. On avait découvert que la gutta-percha était un excellent isolant. Cette substance avait la particularité de devenir malléable à la chaleur, puis de durcir par refroidissement. C'est, entre autres usages, le matériau habituel pour les obturations canalaires des dents. Aux yeux des industriels, la crise de la gutta-percha n'était rien moins que la perte du « système nerveux de l'univers » !

Le problème c'est que contrairement à l'hévéa, l'extraction se faisait par abattage de l'arbre que l'on découpait ensuite. C'étaient de grands dégâts forestiers pour un résultat insignifiant. « C'est comme si l'on brûlait une maison toutes les fois qu'il s'agirait de cuire une omelette » commente un journaliste du *Figaro*. La pénurie pointait depuis 1850. Les plantations de

11. « Ce fanatique de la gutta faisait plus que contempler les dichopsis : il les sentait, les flairait, les palpait, les caressait » observe le Comte de Jouffroy d'Abbas, « La gutta-percha et le caoutchouc en Malaisie. Conférence de M. le Comte de Jouffroy d'Abbas », *L'Agriculture pratique des pays chauds, Journal du Jardin Colonial et des jardins d'essai des colonies françaises*, juillet 1902-juin 1903, p. 598.

12. Helen Godfrey, *Submarine Telegraphy and the Hunt for Gutta Percha. Challenge and Opportunity in a Global Trade*. Leiden, etc., Brill Academic Pub., 2018, p. 73-74 sur Adolphe Combanaire.

Singapour étaient surexploitées alors que l'habitat des palaquiums est restreint à la zone des détroits, entre Sumatra, la Malaisie et Bornéo. Qui plus est cet espace était tenu par les Néerlandais et les Britanniques qui avaient pris le monopole avec la Compagnie anglaise de la Gutta-percha, ce qui, de toute façon, ne leur donnait qu'un modeste répit pour tomber dans la même pénurie que leurs concurrents. En fait la gutta-percha est la première prise de conscience et le premier cri d'alarme écologique (avant l'invention du terme). Notons l'inquiétude identique pour une espèce dont on craint qu'elle ne soit en voie de disparition : les oiseaux de paradis qui ornent le chapeau des élégantes¹³. Le Comte de Jouffroy d'Abbans de retour à Singapour après une absence de vingt ans parle, à propos de la gutta, d'un « massacre ». « À peine débarqué, j'entends comme un cri de détresse : « Il n'y a plus de gutta, c'en est fait des câbles » on coupe chaque année deux millions d'arbres pour 3 à 5 000 tonnes de gutta. La production moyenne est de 2 kg par arbre. »¹⁴

En 1898 on prend conscience que la demande en téléphonie est telle que les stocks de gutta-percha ne suffiront jamais.

« L'inquiétante vérité, est que c'en est fait des câbles sous-marins. Dans dix ans, plus tôt même peut-être, une irréparable brèche va trouer le réseau sans fin qui enveloppe le globe d'une sorte de filet continu aux mailles serrées, et les messages électriques s'arrêteront au bord des abîmes de la mer, qu'ils ne sauront plus franchir. Un détail, un rien, aura suffi, pour désorganiser sans merci l'économie du système, et frapper de paralysie la circulation télégraphique universelle. Ce détail, ce rien, dont personne n'a l'air de prendre souci, c'est l'épuisement de la gutta-percha »¹⁵.

Les projets industriels buttent sur ce problème quand Combanaire entre dans le débat. Lui, il arrive à la gutta-percha par les câbles électriques et télégraphiques. Il est déjà très écouté pour sortir de cette impasse où les industriels se trouvent sans solution. On cherche d'autres variétés de palaquium, mais aucune n'est aussi bonne que la gutta-percha. D'ailleurs on ne s'y retrouve plus dans tous les arbres à gomme, à résine, à latex. On pense qu'il est possible d'extraire la gomme des feuilles, mais pour l'instant on ne sait pas faire¹⁶. Les arbres poussent par bosquets discontinus ce qui pose le

13. J. Forest, « Contributions ornithologiques de la Nouvelle-Guinée ou Papouasie à l'industrie de la mode », *Revue des sciences naturelles et appliquées*, 1894 (1), p. 49-60, 199-213, 289-296, 352-360, et 1894 (2), p. 14-27, 109-117, 160-171. Ce commerce était monopolisé par des métis néerlandais de Ternate. Ce thème et celui de la gutta-percha apparaissent aussi dans le roman de Maurice Maindron, *Les Chasseurs d'oiseaux de paradis. Aventures d'un savant en Nouvelle-Guinée*, Tournai, Casterman, s.d. [1891].

14. Comte de Jouffroy d'Abbans, *op. cit.*, juillet 1902-juin 1903, p. 586-603.

15. *Journal des économistes*, t. L, juillet-août 1902. Compte rendu du livre de A. Combanaire, p. 125-129.

16. L'abondance de publications sur le sujet est particulièrement révélatrice. Voir Octave J.-A. Collet, *Etudes pour une plantation d'arbres à caoutchouc*, Bruxelles, Falk fils, 1902 ; Henri Jumelle, *Les plantes à caoutchouc et à gutta*, Paris, Challamel, 1903 ; Pieter van Romburgh, *Les plantes à caoutchouc et à gutta-percha cultivées aux Indes néerlandaises*, Batavia, G. Kolff & Co., 1903.



ADOLPHE COMBANAIRE

Fig. 1 – Portrait d'Adolphe Combanaire en frontispice de *À travers Bornéo* (1902)

problème de leur aptitude à la plantation. Et tout programme de régénération des forêts, comme on le tente à Singapour, fera perdre un temps long et précieux, et qui coûte cher, à l'exemple du projet de câble Amérique-Japon qui fait immédiatement flamber les cours de la gutta-percha de 50%. Les regards se tournent alors vers Adolphe Combanaire. Il est écouté parce qu'il a déjà arpenté la zone de Sumatra à l'Indochine, à la barbe et au nez des Néerlandais et des

Britanniques. Il est péremptoire : les pallaquiums ne peuvent être acclimatés que dans une zone de quelques centaines de lieues autour de Singapour. Mais pénétrer à l'intérieur de Bornéo à la recherche de nouvelles zones encore mythiques de gutta-percha est une audace que personne n'a encore eue. Enfin Combanaire arriva pour se lancer dans un défi à sa mesure, qui suscitait en lui toute l'excitation d'une chasse au trésor.

Gutta-percha est l'adaptation du mot malais *getah* qui signifie « gomme, latex, résine » et de *perca*, terme qui n'est pas bien défini. Ce qui n'a pas échappé au *Hobson-Jobson*¹⁷. Au sens étroit, *gutta perca* désigne le *Pallaquium Gutta* et la gomme du même arbre qui est à feuilles persistantes et produit un latex brun. Les synonymes sont nombreux avec des variantes régionales : *balam* dans les composés *balam merah*, *balam tembaga*. *Taban* semble être le terme ancien courant pour référer au *Pallaquium Gutta*. *Percha* serait donc le latex du *taban*. Citons encore *nyatuh*, pour nous limiter aux dénominations les plus courantes. Mais un terme vernaculaire peut recouvrir plusieurs espèces. Le mot *damar* « résine » a un sens proche de *gutta* mais peut désigner aussi une autre série d'arbres à résine comme les agathis. Enfin Sumatra est couramment évoqué par la périphrase *pulau perca* « île des arbres à gomme » qui prouve l'abondance, sinon la présence, de diverses sortes de latex. En résumé, la forme *gutta-percha* serait relativement moderne et semble s'être imposée sur *taban* à la fin du XIX^e siècle portée par la vogue et le débat des résines industrielles.

Cette complication des végétaux et de leurs appellations vernaculaires explique les tâtonnements d'Adolphe Combanaire dans ses équipées forestières : identifier les espèces, observer le développement des variations entre un plant et un arbre adulte, évaluer sa capacité à produire une résine à vocation industrielle, poser les bonnes questions aux habitants, tel est le défi dans lequel l'explorateur Combanaire s'engage.

Prospections françaises en Asie du Sud-Est

Le développement mondialisé de l'économie industrielle suscite, sur le terrain des contrées mal connues, des recherches actives. La France participe à ce mouvement en deux temps. Une première partie des recherches commence avec des explorateurs qui sont financés par le gouvernement. Les projets passent par un premier crible qui est celui d'institutions qui règnent sur l'exploration

17. « The history of G.P. is, however far from well know. », London, John Murray, 1903, p. 404-405. Plusieurs hypothèses sont avancées, en particulier celle suggérant que *perca* serait en fait Sumatra, donc la *gutta-percha* est la « gomme de Sumatra ». Voir aussi K. Heyne, *De nuttige Planten van Nederlansch Indië*, Buitenzorg, Departement van landbouw, 1927, t. II, p. 1234-1235. R.J. Wilkinson donne *taban* pour l'arbre et *getah taban* pour la « gomme de *taban* », *A Malay-English Dictionary*, London, Macmillan, 1959, t. II, p. 885.

officielle : la Société de géographie et les missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique. Une deuxième vague plus individualiste succède pour qui la question est de savoir ce qui est exploitable et comment passer à la phase industrielle.

De 1891 à 1914, Adolphe Combanaire redouble d'activité, circule dans l'Asie du Sud-Est. On a de la peine à le suivre. Ce séjour est interrompu par la création de plusieurs usines en France : à Chécy à l'est d'Orléans, une deuxième à Lembeq près de Bruxelles, la troisième au Havre. En France, l'industrie de la gutta emploie 125 ouvriers¹⁸. Adolphe Combanaire a découvert une méthode d'extraction avec de l'éther de pétrole et la récupération à basse température. Il a déposé une licence avec Jean de la Fresnaye. On discute pour savoir s'il vaut mieux traiter des feuilles vertes ou des feuilles sèches. Dans un premier temps, il traverse les Détroits pour chercher la gutta-percha à Sumatra. Son idée est de passer en franc-tireur, sans s'embarrasser des autorisations britanniques ou néerlandaises. Les Néerlandais sont déjà englués dans la guerre d'Aceh et se souviennent de l'assassinat des Français Guillaume et Wallon qui s'étaient engagés sans escorte militaire à l'intérieur, sur la côte ouest, à l'insu des Néerlandais¹⁹. Il faut rappeler leur fureur quand ils découvrent que Charles Courret arrive sans aucun contrôle à Sumatra Nord en venant de Padang par la mer²⁰. Si l'on songe aux formalités, aux précautions, aux autorisations qu'a dû solliciter Brau de Saint Pol Lias, il fallait de l'audace ou de l'inconscience pour se lancer dans pareille aventure. Mais Combanaire ne manque ni de l'une ni de l'autre. On ne sait pas par où il s'engage dans Sumatra Nord en compagnie d'un Français nommé Lasserger, ancien communard, mais il raconte, avoir rencontré, à Kutaraja, Teuku Umar qui lui aurait proposé d'acheter des armes contre cent mille francs de poivre blanc. Combanaire rétorquant : « Un Français ne mange pas de ce pain-là ! »²¹ Toujours est-il qu'il peste quand il comprend que ses projets sont dans l'impasse. L'enjeu est de trouver soit de nouvelles réserves de pallaquium, soit des nouvelles variétés propres à l'exploitation industrielle. Il ne revient cependant pas les mains vides car il rapporte aussi de Java, du Jardin botanique de Buitenzorg, des graines de ficus et d'hévéa qui sont à l'origine des plantations indochinoises.

On le retrouve en 1893, de retour en Asie du Sud-Est, prospectant la péninsule malaise où il s'intéresse aux gisements d'étain et fait de bonnes

18. Pierre Kropotkine, *Usines et Ateliers. L'industrie combinée avec l'agriculture, et le travail cérébral avec le travail manuel*, Paris, P.-V. Stock, 1910. Version numérisée Bibliothèque Anarchiste, Internet.

19. P. Labrousse, « Brau de Saint Pol Lias à Sumatra (1876-1881). Utopies coloniales et figures de l'explorateur », *Archipel* 77, 2009, p. 98.

20. Charles Courret, *À l'Est et à l'Ouest de l'océan Indien*, Paris, A. Chevalier-Marescq, 1884.

21. *Mensonges et Vautours coloniaux*, Châteauroux, Librairie Badel, 1910, p. 163. Teuku Umar était à la tête de la rébellion d'Aceh. Les Néerlandais surveillaient étroitement le trafic d'armes dans les Détroits.

affaires. Il va au Siam et en Birmanie. Il aurait découvert du pétrole à Bornéo. Il se rend aux États-Unis : San Francisco, Chicago, New York sur un navire où il fraternise – c'est-à-dire s'adonne au jeu et à l'alcool – en compagnie de nihilistes russes, de forçats échappés des bagnes de l'île de Sakhaline et de cow-boys qui viennent de livrer des mulets aux plantations de canne à sucre²².

Puis il revient pour réaliser son chef-d'œuvre d'explorateur : la traversée de Bornéo en 1898 en solitaire. Son individualisme le pousse vers ces contrées où les Européens n'ont jamais pénétré. Après cette épreuve, on sait qu'il explore les côtes occidentales du Siam ainsi que le sud de la Birmanie. Il se rend aussi au Cambodge et à Saïgon. Il s'intéresse à la culture des huîtres perlières et à l'exploitation du teck, activité dans laquelle on le trouvera en 1914, au moment de la déclaration de guerre. Adolphe Combanaire n'est pas seul à s'intéresser à la gutta-percha. Dans la colonie française en Indochine, il y a un petit groupe de planteurs français, parmi eux Léopold Chasseriau, un Bordelais, qui a développé une plantation de 14 000 arbres à Malakoff Estate (péninsule malaise), en 1902, et achète aussi les feuilles pour en extraire la gutta-percha²³. Dans un article, le consul, Comte de Jouffroy d'Abbans, que Combanaire tient en grande estime, cite encore Donnadiou, planteur qui a été tué par les pirates, et Simon qui a installé les sucreries. Ils forment un noyau de planteurs français qui commencent à Singapour puis migrent vers la péninsule malaise.

Bornéo ou le théâtre de l'exploration

« M. Combanaire n'est pas un explorateur ordinaire. C'est un de ces modestes dont on ne saurait trop louer la généreuse initiative et qui, ne comptant que sur leurs propres moyens et sur leurs seules ressources, vont hardiment de l'avant et se vouent tout entiers, avec fougue, à leur entreprise, non pour la gloire, mais pour l'unique satisfaction de la tâche accomplie »²⁴.

C'est ainsi que le présente le *Journal des Voyages* quand il passe à la relation de ses aventures.

Au printemps de 1898, il est tenté par l'idée de traverser diamétralement Bornéo, du nord au sud, en passant par le cœur de l'île, ce que peu de personnes avaient jusqu'à présent réussi²⁵. Avant lui, l'Autrichienne Ida Pfeiffer s'était illustrée par deux tours du monde. Au cours de son second voyage (1851-1855), elle avait tenté et réussi une traversée sud-ouest, de Kuching à Sintang et Pontianak. Elle avait attiré l'attention sur les Dayaks dont elle avait dit,

22. Maurice Dauray, dans l'introduction de *Vers la gloire*, *op. cit.*, p. XV.

23. Maxime Pilon, Danièle Weiler, *Les Français à Singapour de 1819 à nos jours*, Singapour, Éd. du Pacifique, 2011, p. 81-83. Voir aussi « Léopold Chasseriau, planteur à Singapour », *ibid.* Une biographie de Chasseriau se trouve dans : <ongong.canalblog.com/archives/2010/09/09/19017818.html>

24. J. Beuzon, *Journal des voyages*, n° 313, 30 nov. 1902, p. 466.

25. Sur les voyageurs à Bornéo, voir Bernard Sellato, *op. cit.*, *Archipel* 33, 1987.

comme pour les Bataks d'ailleurs, le plus grand bien. La deuxième narration qui fit connaître Bornéo aux Français est celle du D^r Schwaner qui parut conjointement à celle d'Ida Pfeiffer dans *Le Tour du monde*²⁶. L'itinéraire de Schwaner restait dans le cadre du territoire néerlandais, de Banjarmasin à Pontianak. La revue retint son exploration du fleuve Kahayan. Un autre périple de 1881 avait aussi retenu l'attention, celui du Norvégien Carl Bock²⁷, *Chez les cannibales de Bornéo*, première relation authentique sur l'intérieur de cette île. Le récit de Perelaer qui se présente dans le style d'un roman d'aventures, avait été publié par le Comte Meyners d'Estrey qui fut le grand passeur de la littérature néerlandaise sur l'Insulinde en France à la fin du XIX^e siècle²⁸.

Combanaire lui, est à la recherche de variétés d'arbres ou de lianes à résine qui permettraient de sortir de cette pénurie de gutta-percha dont les réserves fondent à vue d'œil. Au point que les entreprises qui l'utilisent commencent à constituer progressivement un stock pour garantir que leur projet pourra être mené à bien.

Il examine avec attention la résine que les Dayaks apportent sur la côte pour faire du troc. Les collecteurs de gutta-percha avaient l'habitude de tricher en mélangeant la gutta avec des résines de médiocre qualité, dans la proportion de un à quatre. Il recrute une douzaine de porteurs. Dans leur barda, les bouteilles d'alcool ont une part et un poids considérables.

Le titre donné à sa relation, *Au pays des coupeurs de têtes*, a quelque chose d'effrayant qui laisse imaginer des périls multiples, des attaques de sauvages et des morts violentes. Cependant, à lire attentivement le récit d'Adolphe Combanaire, par-delà les exagérations narratives inhérentes au genre et à l'auteur, ce n'est pas une tartarinade qui en ressort, mais une extrême prudence. Il ne faut pas oublier qu'il a un diplôme d'ingénieur. C'est un homme avisé qui progresse avec méthode, se renseigne, écoute les conseils et sait prendre les bonnes décisions. Il veille à bien préparer son itinéraire et se garde de toute situation trop conflictuelle. Il veille aussi à la régularité de ses transactions et s'acquitte scrupuleusement de ses dettes. Il n'y a rien en lui de supérieur. Il découvre, s'intéresse, questionne. Il aime boire certes, mais après avoir noué des relations de confiance, et résolu les crises, quand les interlocuteurs n'ont plus rien à se cacher. Alors il peut se lâcher. Comme au cours de cette rencontre avec un prospecteur anglais dans la jungle de Bornéo, qui finit par lui avouer un meurtre²⁹. Mais est-ce une histoire vraie, une histoire légèrement romancée

26. « Voyages dans l'île de Bornéo », *Le Tour du monde*, 1862 (1), p. 129-166. Première édition 1857.

27. *Chez les cannibales de Bornéo. Première relation authentique sur l'intérieur de cette île*, Tours, Alfred Mame et fils, 1886. *Le Tour du monde*, « De Koutei à Bandjirmasin. Voyage à travers Bornéo », 1890(2), p. 337-352, 353-368.

28. Colonel Michael-Théophile-Hubert Perelaer. *À travers Bornéo. Aventures de quatre déserteurs de l'armée indo-néerlandaise*, Paris, Librairie Hachette, 1891.

29. *Journal des Voyages*, « Souvenirs de Bornéo. Le prospecteur d'or », n° 440, 7 mai 1905,

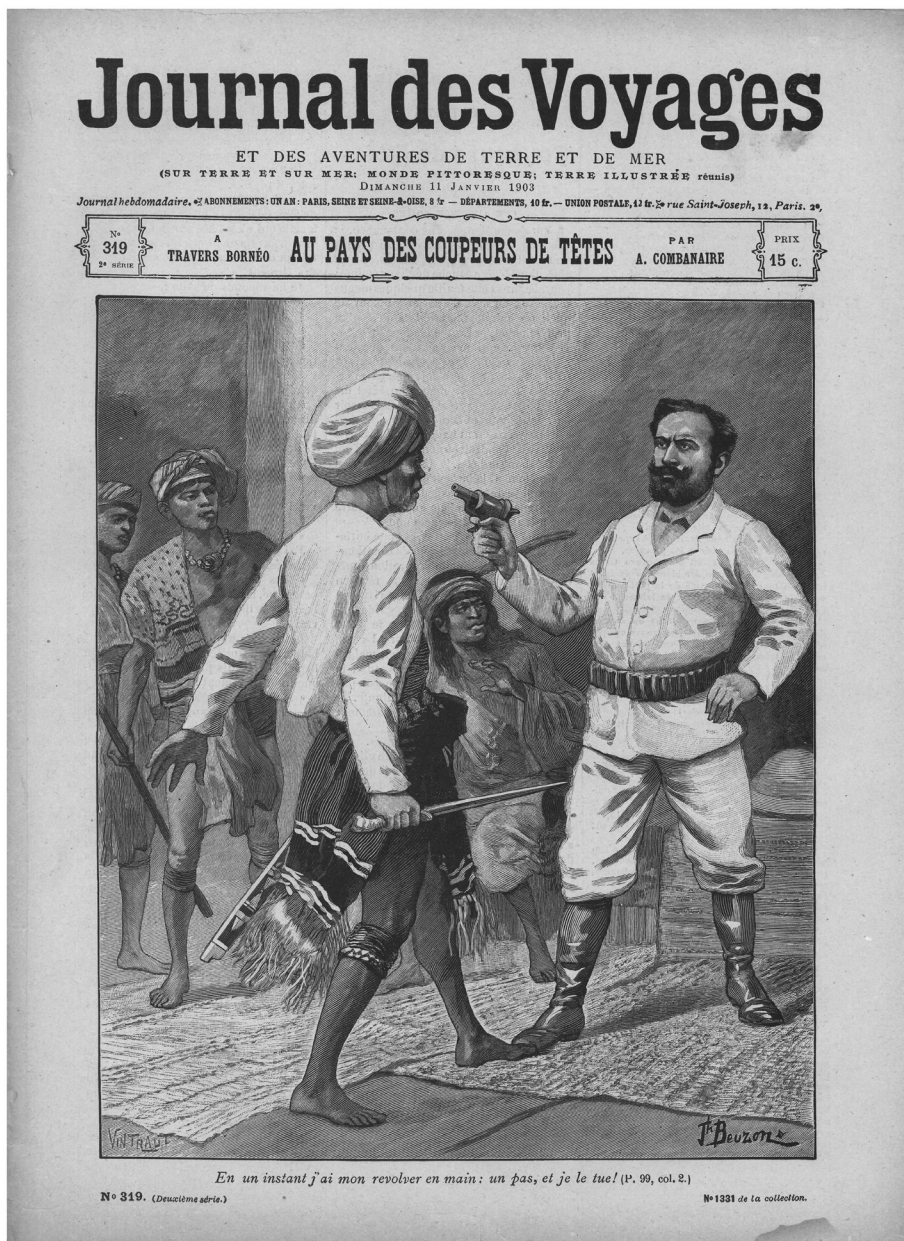


Fig. 2 – L'auteur affrontant le Malais Ali (*Journal des voyages*, couv. du n° 319, 11 janvier 1903)

p. 394-396, suite et fin n° 441.

ou une affabulation ? Autant de questions qui se posent pour la plupart des romans d'aventure vécue.

La traversée de Bornéo ne se fait pas en ouvrant une piste à travers la jungle. C'est, surtout en plaine, une succession de remontées de rivières, suivies d'un portage de village en village jusqu'au bassin fluvial suivant. Et quand il arrive sur le versant néerlandais, il n'a plus qu'à se laisser glisser au fil de l'eau jusqu'à la mer. Les porteurs n'accompagnent Combanaire que pour passer d'un fleuve à l'autre. Ensuite ils reviennent chez eux et Combanaire continue en pirogue, avec un nouvel équipage. Il se trouve donc en contact permanent avec des populations sans cesse renouvelées. Et chaque étape s'accompagne de son lot d'anecdotes car il est un excellent observateur et sait très bien lire un paysage. Au fur et à mesure qu'il avance, les plants d'arbre à gutta-percha prennent la place des bouteilles d'absinthe. Jusqu'à l'étape finale où il se laisse entraîner, à demi-mort vers la mer avec Auguste à qui il doit la vie. Mais le résultat est là : il a pu sélectionner les plants de gutta-percha qui serviront aux essais de plantation en Indochine et dans le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne³⁰.

La première évidence est que la jungle est loin d'être impénétrable et ne ressemble guère à l'idée reçue que les étrangers s'en font. Elle est parcourue par toutes sortes de gens qui s'inquiètent surtout de la rumeur qu'il va falloir payer des impôts au *Radja* de Sarawak. Il y a d'abord les Dayaks qui communiquent de village à village et, le cas échéant, comme c'est le cas ici, se font la guerre en provoquant alliances et trahisons. Ils se rendent sur la côte pour faire du troc. Combanaire scrute leurs chargements de gutta, pour découvrir les espèces qui poussent dans l'arrière-pays. Il trouve des Chinois qui ont parfois des plantations et sont installés à demeure, ou qui vivent assez convenablement du commerce entre les Dayaks et la côte. Il rencontre des Malais qui sont dans un rapport de méfiance réciproque, et même d'hostilité avec les chefs dayaks. Il trouve un prospecteur d'or anglais dont nous avons parlé. Sans oublier Combanaire lui-même qui appartient à la race inconnue des *orang didong* qui ne sont pas des Anglais³¹. Il y a deux ou trois sommets dans le suspense. Il croise un Malais, Ali, qui cherche à séduire le *Radhen* des Dayaks de Songkong et réserve à Combanaire un accueil méfiant et même franchement hostile, en le faisant prisonnier. Il est difficile à Combanaire d'expliquer ce qu'il vient faire, car cela dépasse l'entendement pour ses interlocuteurs. Il s'en tire par un mensonge prétendant qu'il est un émissaire du *Radja* de Sarawak, ce qui ne convainc pas Ali qui l'accuse de mensonge. L'un dégaine son kriss, l'autre son pistolet. La tension est à son comble, entre lui, le *Radhen*, Ali et la foule des curieux qui forment une arène de curiosité, car il est évident que

30. Sur ce jardin bien oublié, Thomas B. Reverdy et Sylvain Venayre, *Jardin des colonies*, Paris, Flammarion, 2017.

31. Il rapporte probablement de son passage à Aceh ce terme qui désigne les Français.

la vie de Combanaire ne tient plus qu'à un fil [cf. fig. 2]. Théâtralement – comme au Théâtre des Variétés –, il affiche alors une grande colère, éclate de fureur, insulte Ali, brandit son revolver et... retourne la situation. À la suite de quoi Ali disparaît on ne sait où. Combanaire peut déboucher quelques bouteilles d'alcool pour fêter le dénouement, distribuer du tabac dont il a des réserves qui semblent inépuisables et palabrer avec le *Radhen*. Lorsqu'il s'agit d'illustrer le récit de Combanaire dans *Le Journal des voyages*, les artistes Vintraut et Beuzon ne s'y tromperont pas qui choisiront cet épisode pour la couverture de la revue, avec le récit mouvementé de la capture d'un orang-outan [cf. fig. 3]. L'exploration est aussi un théâtre où sont ritualisés les aléas de la rencontre des hommes et de la mort. Combanaire en a parfaitement saisi les ficelles. Et il en joue.

L'ambiance tout au long du périple reste toujours très tendue. Le premier contact des individus et des groupes est empreint de méfiance et de précaution. Les Dayaks ont leur coupe-coupe à la ceinture. Ils le manient facilement. Il y a des situations locales d'hostilité, des dissensions personnelles, ou même des cas de désœuvrement qui donnent l'impression que les têtes peuvent voler à tout moment et sans raison précise. Mais Combanaire a mis au point son entrée en scène : il apostrophe dans la langue malaise que tout le monde comprend grosso modo, se fait passer cette fois pour un médecin et distribue alcool et tabac. Il joue de l'effet de surprise car la vue de ce Blanc surgissant de la forêt a pour premier effet de pétrifier ses interlocuteurs³². Combanaire a bien appris à jouer sur l'effet de surprise dans ce genre de situation.

À travers Bornéo a un autre mérite. C'est la qualité de son observation. Les détails y paraissent si véridiques que le lecteur peut se demander comment Combanaire a-t-il pu rédiger de façon si détaillée le récit de son exploration. La densité et la personnalisation de son aventure donnent à son style un effet prenant. Mais les comptes rendus du livre portent plus sur les curiosités qu'il a rencontrées et les notations naturalistes. Quand il n'est pas dans l'emphase patriotique ou dans l'invective, Adolphe Combanaire, qui a vécu des sensations fortes, sait aussi les transmettre à ses lecteurs. Il y a d'excellents passages. Nous retiendrons l'évocation des bruits nocturnes de la nature tropicale. Exercice auquel il se livre à plusieurs reprises et qui est lié à sa propension à jouir du sentiment de solitude dans la jungle³³. Le récit d'exploration est aussi un genre littéraire et théâtral.

32. Comme Ida Pfeiffer sortant de la jungle à Sintang.

33. *Au pays des coupeurs de tête*, op. cit., p. 190-191.

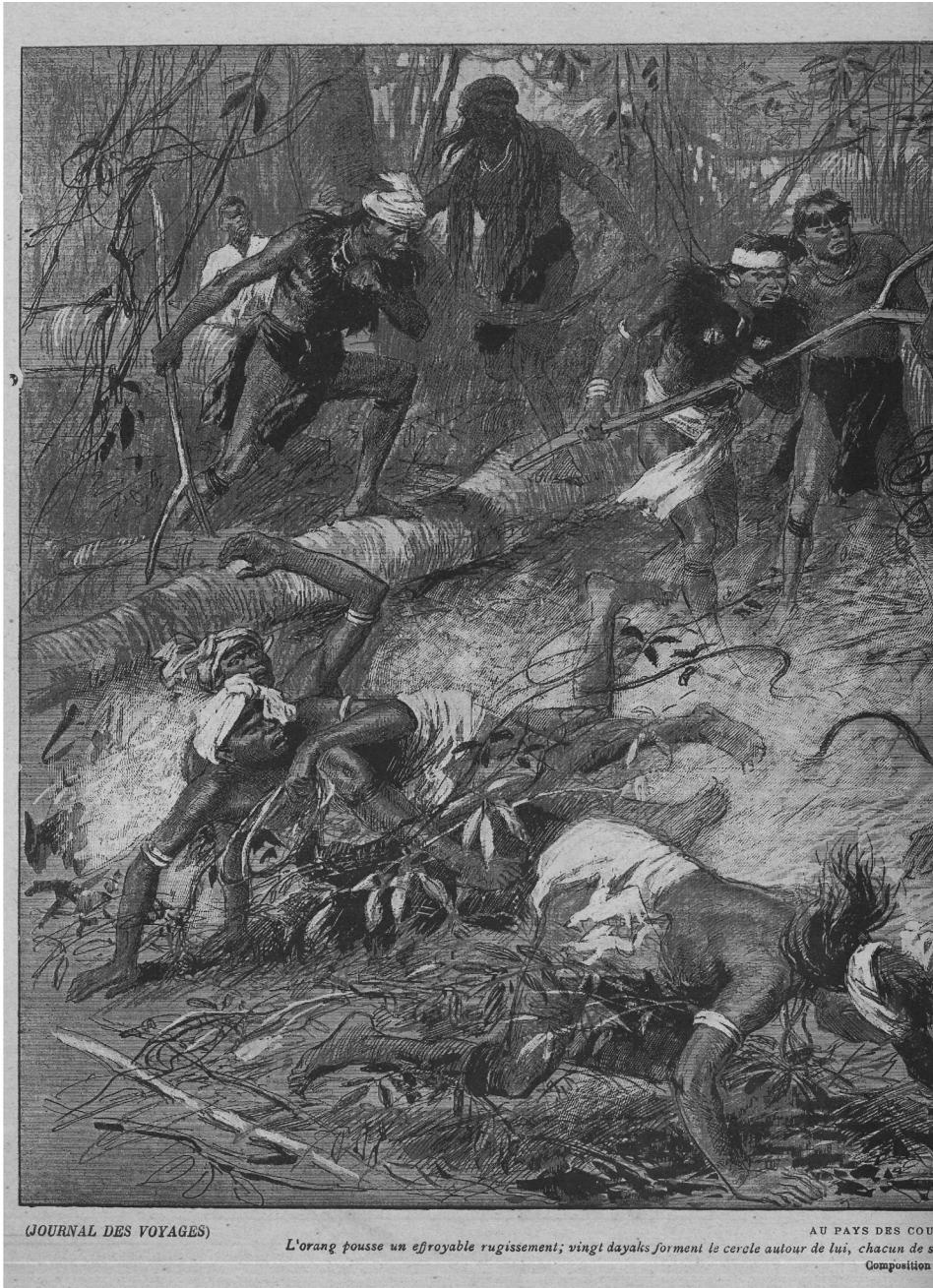


Fig. 3 – Capture d'un orang-outan à laquelle a assisté Adolphe Combanaire (*Journal des voyages*, n° 324, 1903, p. 192-193)



PEURS DE TÊTES
es bras est saisi; sa masse effrayante se redresse à nouveau pour une suprême défense. (P. 191, col. 3.)
de J. Beuxon.

JOURNAL DES VOYAGES

La fabrique des explorateurs

L'année 1842 avait déjà marqué un tournant par la mise en place d'une politique d'encouragement des voyages et de la recherche par le ministère de l'Instruction Publique. L'administration de ces aides avait été renforcée par une Commission des missions en 1874. Au total une vingtaine de missionnaires avaient été bénéficiaires de cette aide officielle³⁴ dans le monde malais, comme John Errington de La Croix, Achille Raffray, Antoine Cabaton, Xavier Brau de Saint-Pol Lias...

Adolphe Combanaire, qui n'appartient pas à ce monde, écrit à la Société de géographie de Paris pour faire une conférence³⁵. Exercice qui vaut reconnaissance officielle. Sans résultat semble-t-il. Il ne cesse de pester contre « les explorateurs officiels », « les baladeurs royalement appointés ». Seul Pierre Savorgnan de Brazza trouve grâce à ses yeux. Adolphe Combanaire publie sa relation chez Plon à Paris, assez rapidement car le livre paraît en 1902. Il est bien accueilli. Les récits de voyage sont à la mode et sur ce thème viennent se greffer des revues qui jouent sur la dramatisation du récit d'aventure et sur l'introduction d'une illustration d'abord en noir et blanc, puis en couleurs, puis photographique.

La plus prestigieuse était *Le Tour du monde* lancée par Édouard Charton qui commença en janvier 1860 sous l'égide de la Librairie Hachette et dura jusqu'en 1895. Elle était vendue soit au numéro dans les gares ou reliée en semestre dans les librairies. C'est une revue avec une illustration abondante et de qualité, y compris celle du papier. Mais les auteurs devaient contribuer à la dépense et certains devaient y renoncer, faute de moyens. Le monde malais est présent avec une vingtaine d'articles et des auteurs connus dans le monde scientifique, comme le naturaliste anglais Alfred Russell Wallace, l'Italien Luigi Maria D'Albertis, Joseph Montano, Cotteau, Auguste de Molins... Bref l'élite de l'exploration et de l'aventure.

Par contre Combanaire peut accéder à la deuxième revue, *Le Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, hebdomadaire (1877-1949). Elle est en concurrence avec *Le Globe-Trotter* qui s'intéresse marginalement à Combanaire.

Elle n'a pas la qualité de la précédente. Sa particularité est de mélanger des récits de voyage et d'exploration bien réels avec des romans d'aventure où se distinguent des auteurs comme Louis Bousсенard (*Les aventures d'un gamin de Paris en Océanie*, 1882 ; *L'Archipel des monstres*, 1907, qui se passe en

34. Armelle Le Goff, Ministère de l'Instruction publique – Service des Missions – Missions scientifiques et littéraires. Index nominatif des voyageurs et index géographique des destinations de leurs missions, Paris, Centre Historique des Archives nationales, 2005.

35. Les archives de la Bibliothèque nationale conservent trois lettres de 1902 au sujet de son voyage à Bornéo et de la conférence qu'il voudrait faire à la Société de géographie. <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb387940026> (consulté le 9/10/2018)

Nouvelle-Guinée), Louis Jacolliot (*Perdus sur l'océan*, 1892) ou encore Jules Lermina (*To-Ho le tueur d'or*, 1905). Entre documentaire sur les voyages et aventures romancées, il est difficile de distinguer la dose de fiction. Surtout la revue a une illustration de couverture qu'on n'oublie pas. Elle s'inspire d'un épisode à sensation du récit, en pleine page, souvent en couleurs, en le dramatisant par un graphisme vigoureux. À l'époque de Combanaire, les auteurs maison sont Frédéric Vintraut le graveur et Joseph Beuzon (1864-1940)³⁶. Ce dernier joue un rôle important puisque c'est lui qui correspond avec Adolphe Combanaire pour le démarrage de la série.

Au pays des coupeurs de têtes est publié en feuilleton dans le *Journal des Voyages* du 14 décembre 1902 au 22 février 1903. Adolphe Combanaire a droit à quatre fois la une avec les illustrations de Joseph Beuzon. « Le chemineau des jungles », comme il se qualifie lui-même, réapparaît dans la même revue en 1907 pour son aventure cambodgienne, avec une couverture où il est représenté, à bout de force, prêt à plonger la tête dans une nappe d'eau providentielle³⁷.

L'éditeur de son livre *A travers Bornéo*, Plon et Nourrit, est certes connu et peut lui assurer une audience nationale, mais il est clair que c'est par le truchement du *Journal des voyages* que l'« explorateur Combanaire », comme on l'appelle maintenant, a acquis sa célébrité et a été intronisé comme tel. Il doit sa célébrité autant par la relation écrite de ses aventures que par l'intégration d'une imagerie qui accentue le sensationnel des situations.

Errances indo-chinoises

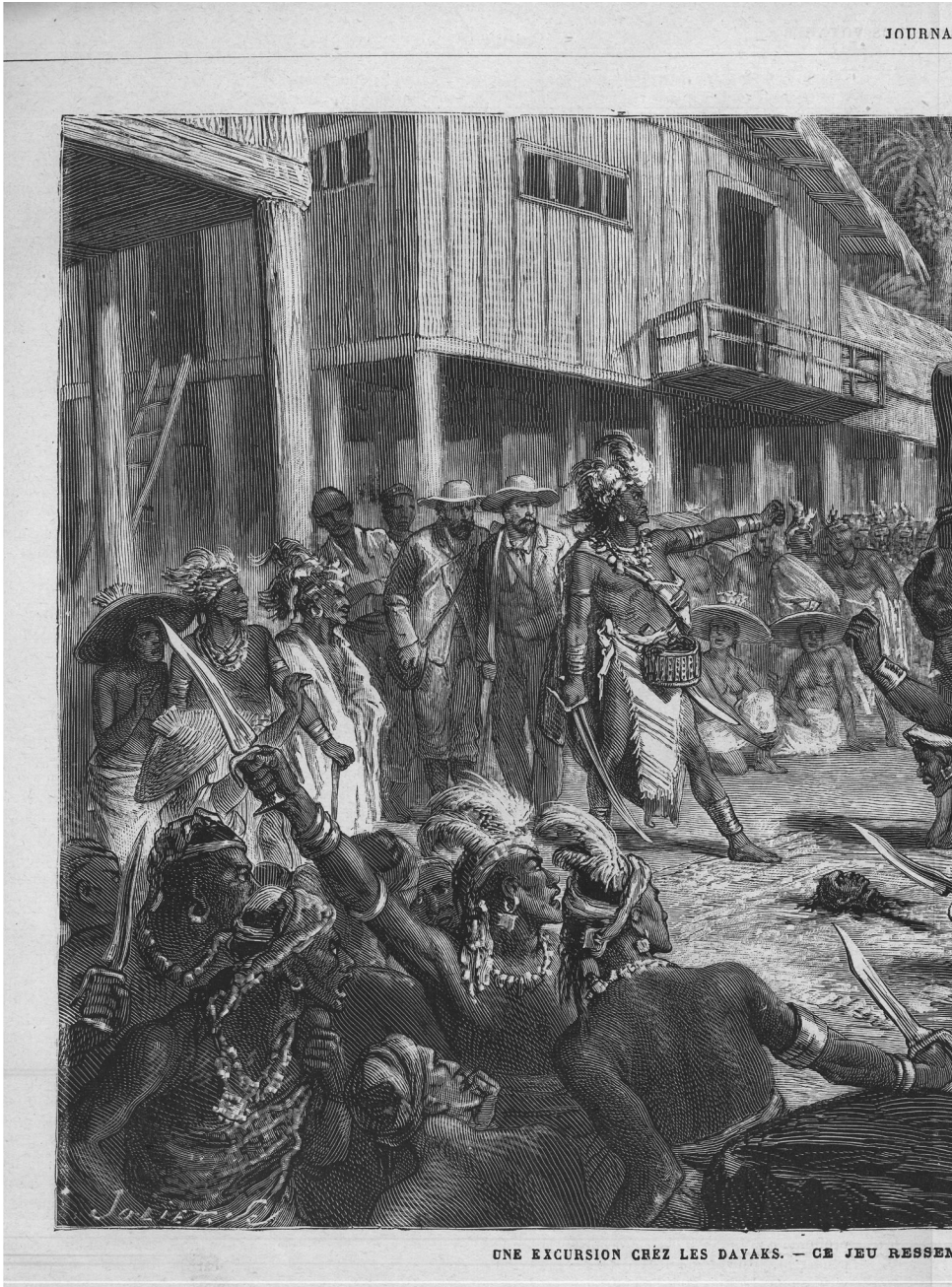
Les aventures indo-chinoises d'Adolphe Combanaire se divisent en deux expériences majeures. La première est une invraisemblable imprudence dont il se tire par miracle, la seconde est une série de charges contre la société coloniale, plus précisément contre la société saïgonnaise qu'il accable de sa vindicte dans un livre paru en 1910, *Mensonges et Vautours coloniaux*³⁸. Le titre brode sur le thème antique d'une Indochine « moderne Prométhée dévoré par d'insatiables vautours qui sont ses prédateurs »³⁹.

36. Joseph Bozon a couramment œuvré avec son frère. Il semble que la signature J.-L. Beuzon recouvre souvent un travail collectif.

37. *Journal des voyages* n° 541, 14 avril 1907, p. 325.

38. *Mensonges et Vautours coloniaux*, 1910.

39. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 201.



UNE EXCURSION CRÈZ LES DAYAKS. — CE JEU RESSEN

Fig. 4 – Fête chez les Dayaks, illustration d'une aventure romancée de Richard Cortambert (*Journal des voyages*, n° 161, 8 août 1880, p. 72-73)

L DES VOYAGES



BLAIT A UN BALLET FANTASTIQUE. (Page 76, col. 3.)

Mais d'abord, en observant la carte du Cambodge, il est fasciné par les taches blanches des régions inconnues qui n'ont pas été explorées. « Un explorateur digne de ce nom doit aller chercher dans la chaîne de l'Éléphant son bâton de Maréchal. Tout y est mystère et légendes »⁴⁰. En juillet 1905, il débarque à Saïgon avec l'intention d'examiner ce qui pourrait être profitable à la colonie. Il remarque d'abord que les terres de culture sont épuisées. La rumeur évoque la présence de roches phosphatées dans la région ouest du Cambodge. Il part trois mois, passe par le Tonlé Sap. Sans résultat. Mais au moment de boucler ses valises il s'avise que le Cambodge produit des quantités dérisoires de caoutchouc alors qu'il découvre des lianes d'excellente qualité non exploitées. Il décide donc d'aller voir à l'intérieur du pays en remontant le Mékong d'abord jusqu'à Kratié, dernier poste français. Le résident l'aide dans son exploration en lui fournissant deux éléphants avec les cornacs et un interprète.

Après une soirée de beuveries et de chansons comme Adolphe Combanaire les aime, il part dans cet équipage. Au bout de quelques jours, il renvoie les éléphants et s'enfonce dans la jungle avec des charrettes. À l'étape chez les habitants, on lui fait les honneurs de l'alcool de riz. Combanaire connaît bien le rituel que ses compatriotes affrontent avec appréhension. « La capacité de mon estomac m'a toujours permis d'avoir un gros succès à cet égard ». Partout où il passe, il méduse ses hôtes : « j'avoue sans nulle honte que rien ne plaide mieux notre cause que la façon dont j'engloutissais leur boisson nationale »⁴¹.

Il a un compagnon de voyage nommé Barbat qu'il trouve malade. Ce dernier ne peut continuer sans un médicament qui permet à la quinine d'agir. Combanaire s'offre à revenir au village pas très loin où il a laissé la caisse de pharmacie. Il part, juste équipé d'un bâton et de sa pipe, en déclinant l'offre d'un accompagnateur pngong. Mais, au retour, il ne reconnaît plus le chemin par lequel il est passé. Et peu à peu, il doit se rendre à l'évidence : il s'est complètement égaré et ne parvient pas à retrouver, dans la jungle et les hautes herbes, le fil conducteur qui le ramènerait à son point de départ. Alors commence une longue errance qui devient de plus en plus périlleuse et angoissante. Qui plus est les gens partis à sa recherche reviennent bredouilles, mais ils ont découvert des traces de tigre derrière les siennes. Finalement, huit jours après, il sort de la forêt et débouche sur une piste, « hâve et dépenaillé, sans chemise ni souliers », à bout de force. La première personne qu'il rencontre s'enfuit. Mais le calvaire est fini. « Comment pareille chose a-t-elle pu arriver à un homme tel que vous ? » s'étonne le résident. Adolphe Combanaire a survécu grâce à sa forte constitution et à son expérience de survie dans la jungle. [cf. fig. 5]

⁴⁰. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 164.

⁴¹. *Journal des voyages*, n° 543, 28 avril 1907, p. 359.



Fig. 5 – Le nouveau récit d'Adolphe Combanair, « En détresse dans la grande forêt cambodgienne » (*Journal des voyages*, couv. du n° 541, 14 avril 1907)

Il réserve au *Journal des voyages* la relation de cette aventure. Pour la première fois son récit est agrémenté de photographies de l'explorateur dans son palanquin. La revue annonce sa relation⁴² « En des pages vécues, alertes et colorées, en un récit vibrant où passe comme un grand souffle de vaillance et d'énergie, l'audacieux voyageur va conter lui-même à nos lecteurs les dramatiques épisodes, les torturantes misères de ses pérégrinations. »

Il est quasiment impossible de retracer de 1898 à 1914 les péripéties de sa carrière. Il furette dans un rayon de 500 lieues autour de Singapour, à l'affût de tout ce qui pourrait être converti en entreprise. Il s'intéresse à tout. Il est resté assez longtemps à Saïgon et lui, l'homme de « la folle aventure », il soulève les rideaux partout où il passe et clame haut et fort ce qu'il a découvert. Qui plus est, rien ne semble l'arrêter et surtout pas la crainte d'une riposte ou d'une vengeance. Il l'a déjà dit lui-même : il a « tous les défauts de l'humanité à l'exception de la peur ». L'énumération de ses activités est longue et difficile à vérifier : guano de chauves-souris, nids d'hirondelles, cuivre, prospection des sables aurifères, huîtres perlières, exploitation forestière. Les sources de ses aventures se trouvent dans la préface de *En avant marche !* écrit une trentaine d'années après les faits.

Durant les années 1908-1910 il a des contacts avec la Société des études indo-chinoises qui lui décernera une médaille en 1910, fait des conférences sur la gutta-percha et ses explorations. Il rédige un curieux article : *Les peuples préhistoriques du Grand Lac du Cambodge et de la région d'Angkor*⁴³ qui est une sorte de nouvelle préhistorique qui semble relever de sa fantaisie littéraire personnelle.

En 1910, il commet le livre très polémique *Mensonges et vautours coloniaux* et s'en prend aux milieux coloniaux décadents de Saïgon, chapitre par chapitre. Non seulement il dénonce les abus, les exactions et les exploitations, mais chaque fois il propose ce qui devrait être fait pour redresser la situation. Bref un pamphlet contre la déliquescence de la société coloniale suivi d'un véritable programme politique agressif. Il y a de quoi provoquer la fureur des uns et les ricanements des autres. Il pourfend « l'ignorance crasse des Français rhéteurs, sectaires doublés de banquistes, des rêveurs nébuleux [qui] font miroiter, devant les yeux d'une pseudo-élite de Byzantins décadents ou d'une masse abêtie par l'alcool, l'absurde paradoxe de l'association ou de l'assimilation avec un peuple conquis dont nous sépare un abîme de mentalité atavique »⁴⁴. Le ton est rude pour les administrateurs, en particulier le gouverneur Klobukowski⁴⁵, qui est particulièrement maltraité. Il y a certes des travers à corriger mais la violence de Combanaire n'est pas toujours fondée sur des arguments bien étayés. On est entre les dénonciations hâtives et les

42. *Journal des voyages*, n° 540, 7 avril 1907.

43. Voir bibliographie *in fine*.

44. *Ibid*, p. 200.

45. Gouverneur de 1908 à 1911.

arguments de café du commerce. Et il en rajoute : « Il en coûte annuellement 182 000 francs pour que l'École française d'Extrême-Orient apprenne des langues inutiles à un scalpé, deux pelés et trois tondu »⁴⁶. Sa fureur l'emporte, même s'il se défend que « les écuries d'Augias ne sauraient être nettoyées avec un plumeau »⁴⁷. Mais la charge contre les coloniaux ne signifie pas une sympathie accrue pour les colonisés. Il fait preuve d'un grand puritanisme dans le catalogue des désordres coloniaux et peste contre l'« encongaillage par la femelle annamite du mâle européen qui dès lors abdique toute pudeur et toute dignité »⁴⁸. Il oppose la femme française : « Vénus de France, fille du vrai peuple, celui de la charrue et de l'enclume, dont les hanches bien cambrées donnent l'espoir, jamais déçu, de maternités fécondes »⁴⁹. Visiblement Adolphe Combanair est plus à l'aise dans la jungle que dans la société saïgonnaise et ce n'est pas l'idée d'échanger l'Alsace-Lorraine contre l'Indochine qui est faite pour l'apaiser.

Salut les braves ! Les vrais de vrai !⁵⁰

En France, la déclaration de guerre fait vibrer sa fibre patriotique alors qu'il est au Siam dans une exploitation de teck. Il revient immédiatement et décide à 56 ans de s'engager comme combattant volontaire dans le 95^e régiment d'infanterie, un régiment de Berrichons, posté à Bourges. Par son âge, il tranche sur les jeunes recrues et inspire curiosité et respect. Il se sent mieux à l'aise parmi ses compatriotes. Bien qu'il ne fasse pas état de ses périples à travers le monde, les gradés savent qui il est, et le consultent car il a une expérience irremplaçable du terrain et sait analyser la situation. Son expérience de la jungle le sert. Il a appris d'une part à lire et à tirer profit des avantages du terrain, d'autre part il est à la guerre comme à Bornéo : un œil sur l'ennemi, un autre sur le ravitaillement, particulièrement la gnôle. Il prélève dans les convois qui passent tout ce qui peut servir au confort de la troupe qui a reçu pour cela des instructions précises : alcools, conserves, couvertures, etc. Il sait tirer parti de l'environnement pour construire les abris, progresser à couvert. Les injustices l'indignent toujours et il le dit bien fort, chacun en prenant pour son grade. Car il a souvent raison. C'est à ce titre qu'il se révèle indispensable.

46. *Mensonges et Vautours coloniaux*, *op. cit.*, p. 140.

47. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 201.

48. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 93.

49. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 23.

50. *Vers la gloire*, *op. cit.*, p. 263.



Fig. 6 – Adolphe Combanaire avec son sabre de sergent-major par le dessinateur Bernard Naudin, connu comme illustrateur de la vie des poilus. Frontispice de *Vers la gloire* (1939).

Son régiment est cantonné au village d'Apremont-la-forêt dans la Meuse⁵¹. Dans la hiérarchie il est sergent-major et porte le sabre [cf. fig. 6⁵²]. C'est là sa véritable famille. Il essaye de se libérer de l'autorité des gradés en s'appuyant sur les sous-officiers dans lesquelles il veut voir les patriotes authentiques dans une France « envahie quatre fois en moins d'un siècle ».

C'est au cours d'une offensive au petit matin, qu'il a rendez-vous avec le destin. Il fonce en tête à l'assaut des lignes allemandes puis, se retournant, se rend compte que ses troupes n'ont pas suivi. Il fulmine : « je n'étais pas revenu de 3 000 lieues pour me battre avec de sales foireux »⁵³. Puis, pris d'une idée qu'il qualifie d'« idée de fou », il hurle « Pour la Patrie ! En avant ! » et se met, en s'époumonant tout seul, à simuler une attaque des lignes allemandes en mitraillant à tout va. Avec des résultats immédiats, il fait mouche car l'effet de surprise est total... jusqu'à ce que les Allemands se reprennent et réagissent vigoureusement. Pour Combanaire, il est temps de déguerpir avec les troupes qui l'ont enfin rejoint. Mais c'est à ce moment-là que sa vie bascule. Un obus lui fracasse l'humérus. « J'avais, au cours d'une existence aventureuse, craché à plusieurs reprises sur le nez de la Camarde, mais cette fois elle allait prendre sa revanche »⁵⁴.

Le « vieux rigolo du 95 » – c'est ainsi que l'appelle un infirmier – est renvoyé à l'hôpital de Commercy et subit des interventions d'autant plus douloureuses que la plaie s'infecte et nécessite une nouvelle intervention. Le chirurgien procède à la désarticulation et à l'amputation de son bras. La guerre est finie pour lui. Il reçoit une deuxième médaille militaire, avec le commentaire suivant dans son dossier : « A fait preuve des plus belles qualités militaires en entraînant sa section à l'attaque d'une tranchée allemande fortement défendue ; n'ayant pu y parvenir sous la violence du feu, a reformé sa troupe et l'a entraîné une seconde fois. Est tombé grièvement blessé. »

Replié sur Nice pour sa convalescence, il reçoit la visite du comte Jouffroy d'Abbans, ancien consul à Singapour qu'il connaît bien, qui l'a encouragé dans ses diverses entreprises et l'a proposé pour la Légion d'Honneur.

Au cours de ses nuits d'insomnie, il raconte qu'il a reconstitué les chansons de Montmartre, avec un prédilection pour la *Complainte du Macchabée*, souvenir de sa jeunesse parisienne – qu'il demande, comme faveur, de pouvoir chanter en salle d'opération pour accompagner son anesthésie. Il faut en effet le réopérer d'une gangrène gazeuse que les traités de médecine qualifient de gravissime et fulminante. Les chirurgiens, incrédules, attendent donc l'effet

51. Voir *Transcription du journal des marches et opérations*. 95^e régiment d'infanterie, Campagne 1914-1919.

52. Voir la conférence de Bernard Gagnepain à l'Académie du Centre, au campus Balsan de Châteauroux, « Bernard Naudin illustrateur de la Grande Guerre » (20 mars 2018).

53. *Vers la gloire*, op. cit., p. 183.

54. *Ibid.*, op. cit., p. 181.

de leur anesthésie, avec l'accompagnement vocal de leur patient qui pousse une chanson de salle de garde sarcastique :

« Le major, bonasse,
Fit une grimace
En voyant ma face
Et, d'abord se tut ;
Puis, vers son interne
Tournant son œil terne,
Dit : pour ma gouverne
Je le crois fichu. »⁵⁵

L'effet n'est pas immédiat. Combanaire finit tout de même par sombrer dans l'anesthésie à la troisième application.

Evidemment, il se remet très vite, à grand renfort d'alcool et de bouffées de pipe qui scandalisent médecins et religieuses. Il fait le mur souvent, achète un costume présentable, accepte des conférences sur les grands fauves pour distraire les convalescents⁵⁶. « Je n'eus garde d'oublier nos frères inférieurs : les oranges-outangs, avec lesquels j'ai longtemps vécu en bonne camaraderie, parce que j'estimais à tort ou à raison, que, par leurs mœurs douces et familiales, ils sont plus près du Créateur que les trois-quarts des hommes se prétendant civilisés »⁵⁷.

Mais pour Adolphe Combanaire la guerre est bien finie. Il revient dans son Berry natal, amer et désabusé. Il passe par Marseille qui est comme Paris, le seul endroit où l'on peut, selon lui, se fondre dans l'anonymat des foules exotiques. Mais il ne trouve plus la même ambiance. Il a des jugements sévères sur la ville. L'équilibre cosmopolite de Marseille est rompu : « Le Levant avait vomi toute la raclure de mercantis, d'usuriers, de fripouilles, de souteneurs et de prostituées »⁵⁸.

Le retour à Bourges est douloureux. Il a perdu sa mère, sa sœur et nombre de ses anciens camarades. Mais il est connu et respecté d'autant plus qu'il emploie toute son énergie à défendre les poilus, ses frères d'armes, dans les associations d'anciens combattants et dans l'Association des écrivains combattants. En témoigne cette *Simple requête pour que 350 « poilus de la grande espèce » français, anglais et belges, fassent partie, en costume civil, des 40 000 soldats du grand défilé de la victoire*⁵⁹. À la fin de son livre *Vers la gloire*, il propose la création d'une « véritable décoration » réservée à ceux qui ont risqué leur vie, qu'il nomme « Étoile de l'héroïsme militaire ».

55. Paroles de Gabriel Montoja, musique de Gaston Maquis.

56. *Vers la gloire*, p. 225.

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

59. Châteauroux, s.d. [1919], 4 p.

C'est le retour au réel que connaissent les aventuriers. On lui aurait proposé en 1915 un poste de gouverneur du Cameroun, puis un poste de percepteur à Lyon. Aucune proposition ne trouve grâce à ses yeux. Il refuse, il a vieilli mais cela ne l'empêche pas de se replonger dans la mêlée localement et de se présenter aux législatives de 1932. Son adversaire, Louis Deschizeaux le traite par le mépris et juge sa candidature fantaisiste⁶⁰. Combanaire écrit dans les gazettes locales des articles sur la faune de l'Asie du Sud-Est⁶¹. Et surtout il rédige ses mémoires de la Grande Guerre, *Vers la gloire, en avant, Marche !* Le livre qu'il considère comme une « moderne chanson de geste » paraît in extremis, l'année même de son décès, le 22 juillet 1939. Sur la tombe de la famille Combanaire au cimetière Saint-Denis de Châteauroux, ses amis ont accroché une palme avec cette inscription « Les écrivains combattants à leur camarade Adolphe Combanaire ».

Sur la fin de sa traversée de Bornéo, il s'interroge : « De quel droit, après tout, moi obscur et ignoré, ai-je voulu mener à bien ce qui aurait peut-être fait reculer les meilleurs ? Quels étaient mes titres à devancer ceux qui trouvent le moyen de récolter ce que beaucoup de gens appellent La Gloire tout en moissonnant, à larges mains, l'argent et les honneurs ? »⁶² Adolphe Combanaire réunit certains des traits d'un aventurier. Il est dans une errance perpétuelle, toujours curieux de l'Autre et du monde extérieur. Mais lui, il sait ce qu'il cherche. C'est un touche-à-tout de génie qui a le don de transformer en entreprise tout ce qu'il touche. Et plus encore, en entreprise rentable. Il est vrai qu'il en dissipe une bonne partie à faire la fête mais, confronté aux résultats des chargés de mission de l'Instruction publique, il est celui qui présente un bilan des plus éclectiques, mais en même temps le plus productif. Sa vie semble fondée sur deux rencontres, sur deux engagements déterminants. Le premier est le serment fait à son oncle de le venger des Allemands, qui semble enraciner sa fibre patriotique, avec un goût de revanche largement partagé dans la société française. Cette relation-là commence et finit dans le versant castelroussin de son existence. Le second engagement est sa singulière relation à la gutta-percha qui, on l'a bien compris, est devenue pour lui quasiment une histoire d'amour. Mais c'est un amour aussi plein de générosité qui recherche la gloire dans les prouesses de l'exploration au service des autres. Si la gutta-percha est bien « le système nerveux de l'univers », alors Adolphe Combanaire est le sauveur de l'humanité...

60. Christine Méry-Barnabé, *Célèbres en Berry. Les personnalités de l'Indre*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton, 2006 (Notice Combanaire, p. 112). Louis Deschizeaux était député de l'Indre (1932) et maire de Châteauroux (1935).

61. *Le Gargaillou*, n° 95-96, avril-mai 1933, sur les éléphants, ou encore dans *Je sais tout*, n° 28, 1907, « Seigneur tigre ! par l'explorateur Combanaire ».

62. *Au pays des coupeurs de tête*, op. cit., p. 378.



Fig. 7 – Tombe de la famille Combanaire au cimetière Saint-Denis à Châteauroux (cote 24 1180), col. priv.

Bibliographie d'Adolphe Combanaire

- *Journal des voyages*, « Au pays des coupeurs de tête », paru en feuilleton, du n° 315, 14 déc. 1902, p. 26-29, au n° 325, 22 fév. 1903.
- *Au pays des coupeurs de têtes. À travers Bornéo*, Paris, Plon, s.d. [1902].
- *Journal des Voyages*, « Souvenirs de Bornéo. Le prospecteur d'or », n° 440, 7 mai 1905, p. 394-396, suite et fin n° 441.
- *Journal des voyages*, « En détresse dans la grande forêt cambodgienne », n° 541, 14 avril 1907, p. 325-329 à n° 547, 26 mai 1907.
- « Conférence de M. Combanaire sur la télégraphie sous-marine et la gutta-percha », *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saïgon*, 1908 (1), p. 25-41.
- « Exploration scientifique et Monographie des régions françaises du golfe de Siam », *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saïgon*, n° 56, 1909 (1), p. 3-30.
- *La vérité sur la Cochinchine et sur la mission du lieutenant-colonel Bernard*, Saïgon, F.H. Schneider, 1909.
- *Mensonges et Vautours coloniaux. L'Indo-chine en déliquescence*, Châteauroux, Librairie Badel, 1910.
- « Les peuples préhistoriques du Grand Lac du Cambodge et de la région d'Angkor », *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saïgon*, 1910 (1), p. 1-28.
- *Châteauroux pendant la guerre de 1870*, Châteauroux, Librairie Badel, 1928.
- Combanaire et J. de la Fresnaye, *Vers la gloire, en avant, marche !*, Châteauroux, Société d'imprimerie, d'édition et des journaux du Berry, 1939.

